FRC 3 27017

Case
FRC
23575

# UN PETIT MOT

## SUR UNE VÉRITÉ IMPORTANTE

## ET A L'ORDRE DU JOUR,

## PAR J. PETION.

DANS le moment où nous allons donner un nouveau Gouvernement à la France, fondé sur les bases éternelles de la morale et de la philosophie, les lumières semblent s'éloigner au lieu d'avancer. On ne fait pas assez d'attention à ces pas rétrogrades et à l'empire que prend insensiblement l'ignorance ; mais l'Observateur, qui suit avec soin tous les mouvemens, toutes les fluctuations de la raison publique, en est frappé.

Je ne parle pas du someil léthargique qui s'est emparé des Arts. Ces enfans du loisir et du luxe ne peuvent croître et se développer, qu'au sein de la paix et de l'abondance. Les orages des révolutions leur sont contraires; mais, lorsque le calme renaîtra, il faut espérer qu'à leur réveil, ils prospéreront et prendront un plus grand caractère.

Je parle de ces ténèbres qui se répandent, qui s'épaississent, qui chaque jour



THE NEWBERRY
LIBRARY

semblent obscurcir de plus en plus l'horison de nos connaissances morales et politiques, et envelopper, dans leur étendue, et les sciences de goût et les sciences utiles.

Ce triomphe de l'ignorance tient à plusieurs causes : mais il en est une principale qui mérite d'occuper toute l'attention.

Depuis quatre années tous les élémens, qui composent la société, sont dans un état d'agitation perpétuelle. Les évènemens se sont accumulés ; le temps s'est passé avec rapidité. On a senti la nécessité de préparer promptement les esprits à la liberté, en répandant les lumières : les Papiers, les Journaux, les Ecrits de toute espéce ont circulé jusque dans le fond des campagnes ; chacun a été comme forcé de prendre part à la chose publique ; chacun a éprouvé l'influence des loix, les a considérées, soit sous le rapport de son intérêt particulier, soit sous le rapport de l'intérêt général. L'homme, qui recevait aveuglément les volontés du pouvoir despotique, a été appelé à penser et à raisonner. Des sociétés d'instruction se sont ouvertes sur tous les points de la France ; des Apôtres de la liberté ont prêché en tout lieu ; les assemblées politiques ont réuni fréquemment les hommes, tantôt pour les élections, tantôt pour des objets administratifs et municipaux : une partie des Français était écartée de ces assemblées et privée du droit de citoyen, aujourd'hui tous en jouissent également.

Mais, il faut l'avouer, la liberté, s'il est permis de parler ainsi a été mûrie en serre-chaude. Il est impossible d'avoir dissipé entièrement en un si court espace les erreurs de tant de siècles ; il est impossible d'avoir amené tout-à-coup des hommes qui languissaient dans la fange des préjugés et dans l'avilissement, à un état de lumière et à la hauteur de nos destinées actuelles.

Avant notre immortelle révolution, quelques hommes instruits, quelques philosophes méditaient sur la science des gouvernements, sur les principes de la liberté, sur les grands objets d'économie politique ; mais la masse de la nation étoit inerte, livrée à des travaux pénibles qui ne lui laissaient pas le moment de s'instruire, et restait courbée sous le joug de la superstition et de l'erreur.

Cette masse est aujourd'hui en activité et ouvre les yeux à la lumière ; elle veut le bien et cherche à s'éclairer. Mais qu'arrive-t-il ? Elle prend ses premières idées pour des connaissances, ses premiers apperçus pour des résultats de l'expérience ; sa présomption est d'autant plus grande qu'elle sait moins. Plus les sujets sur lesquels elle s'essaye sont importants, plus ses fautes sont graves et ses écarts funestes.

L'homme, qui a le moins cultivé sa raison, se met à haranguer, parle avec assurance sur les matières les plus difficiles,

les entrevoit à peine ; les envisage sous de faux rapports. Ceux qui l'entendent, n'étant ordinairement pas plus instruits que lui, l'applaudissent, recueillent l'erreur avec avidité, la propagent ; et, comme mille endroits s'ouvrent chaque jour à des parlages de cette espèce, insensiblement l'opinion publique se corrompt et prend une fausse direction. Cette opinion égarée vient ensuite presser de son poids toutes les autorités et les entraîne dans son cours.

Qu'on examine depuis quelques tems les pensées dominantes sur les points de la plus haute importance? Elles sont le fruit des préjugés ; elles retracent l'enfance des principes : et l'on voit qu'elles sont produites par une multitude d'hommes, qui commence à exercer son intelligence. S'il est des cas où le peuple a un instinct qui le conduise mieux que la raison, ce n'est pas lorsqu'il s'agit d'objets qui demandent une suite d'idées, de combinaisons et les leçons du passé. Est-il question de commerce? il croit plus obtenir par les entraves et par les taxes que par la liberté. Est-il question de propriétés, d'égalité sociale? il n'en a que des notions vagues et erronnées? Est-il question de l'ensemble de lois d'où doit résulter le bonheur ou le malheur des hommes réunis en société? ses conceptions ne lui permettent pas de saisir d'aussi grands rapports ; et il se perd

dans des idées de détail qu'il ne peut attacher à aucun principe.

Qu'on examine les discussions qui ont lieu, elles n'ont aucune dignité ; elles ne sont jamais à la hauteur du sujet : c'est du bavardage, ce sont des criailleries, quelques idées communes, présentées en mauvais termes ; le bon goût et la raison en sont également offensés.

Qu'on examine ceux qui aspirent avec le plus d'empressement aux places ? ce sont des hommes qui ont quelque jargon populaire ; mais sans capacité, que le besoin commande, ou qui mettent leur ambition à être quelque chose, et à qui rien ensuite ne paroît au-dessus de leurs forces.

L'envie et la précipitation de paraître font aussi avorter beaucoup de talents. Un homme, qui n'a point de fonds amassés pour alimenter son esprit, ou qui ne s'est pas donné le tems d'élaborer ses idées par la réflexion, fût-il bien doué de la nature, ne peut donner que des productions faibles et presque toujours de mauvaise qualité.

Ceux qui ne sont pas beaucoup plus avancés en connaissances que la multitude, qui n'ont que le premier apperçu des choses, prennent beaucoup d'ascendant sur elle, pour peu qu'ils ayent la moindre habileté et qu'ils sachent la flatter. Ils sont naturellement à sa portée, ont des idées plus analogues aux siennes, et des formes

précisément celles qui lui conviennent le mieux.

On paraît quelquefois surpris qu'un homme ignare, et qui n'a aucun acquis, jouisse d'une certaine réputation ; mais il en doit être nécessairement ainsi dans de semblables circonstances : tel bavard est en crédit qui ne pourrait pas dire deux mots, s'il n'avait à parler que des choses. Laissez de côté personnalités, injures, calomnies, dénonciations, quelques phrases banales ; et considérez de sang-froid ce que certains personnages cités dans certains journaux ont dit et fait. Ont-ils découvert ou perfectionné une seule idée ? Non. Ont-ils fait faire un pas aux principes ? Non. Ont-ils fait un ouvrage, un discours utile ? Non.

Ces petits Coriphées d'un jour ont néanmoins une présomption plus forte encore que leur ignorance ; ils tranchent avec despotisme, jugent en dernier ressort les questions les plus importantes. Celui qui n'est pas de leur avis est tout au moins un sot, s'il n'est pas un fripon. Ils font et défont à leur gré les réputations ; et toutes ces impertinences ont des prôneurs.

Ce qu'il y a de plus cruel et de plus dangereux, c'est qu'ils réduisent au silence, c'est qu'ils éloignent l'homme de sens, tout à-la-fois modeste et fier, qui, ne pouvant pas tenir contre le mauvais genre, le mauvais ton, les mauvais raisonnemens, les

insolences de ces *messieurs*, se retire en gémissant, attendant tout du tems, et espérant que l'excès du mal amènera le bien.

On ne remarque pas assez que les luttes actuelles sont entre les lumières et les ténèbres, entre l'ignorance et le savoir. La jalousie est la passion principale qui dévore les hommes médiocres, et la cause la plus active de toutes les divisions, de tous les désordres. Ces hommes, qui craignent de laisser entrevoir cette passion honteuse, la cachent sous des dehors séduisants; ils supposent des cabales, des partis à ceux dont le mérite les offusque et blesse leur amour-propre; ils les proclament intriguants, ennemis de la liberté, afin d'avoir un prétexte honorable de les haïr et de les calomnier; en les attaquant, ils paraissent combattre pour la chose publique, tandis qu'ils ne combattent réellement que pour leur vanité. La nullité ne sait jamais pardonner au talent.

Rien, je l'avoue, n'est plus alarmant, rien ne menace plus prochainement, plus imminemment le salut de la patrie, que cet ascendant de la médiocrité. La masse de ces hommes ignorants ou, ce qui est pis, à *demi-savoir*, étant énorme, se répandant par-tout, dominant l'opinion, déprave l'esprit public au lieu d'en accélérer les progrès; elle sape par cela même, jusques dans ses fondements, le

469



nouveau gouvernement que nous voulons établir, puisqu'il doit avoir nécessairement, pour base, la raison, la sagesse et la justice.

Il n'y a pas un moment à perdre pour arrêter ce fléau, pour empêcher ces barbares de détruire ce pays des arts et de la liberté, comme ces hordes du nord inondèrent autrefois le midi. Il faut que les hommes vraiment libres et dignes de l'être, qui ont perfectionné leur raison, qui ont réfléchi sur les institutions humaines, qui ont acquis des connaissances utiles, se réunissent et montrent un zèle infatiguable pour éclairer leurs concitoyens. Il est nécessaire et pressant qu'ils composent des livres élémentaires et classiques sur les différentes parties du régime social, qu'ils mettent, à la portée de tous, les vérités que tous ont intérêt de connaître.

La très-grande majorité des hommes qu'on abuse est de bonne foi, et ne pèche que par ignorance : instruisez-la, et le règne des hypocrites, des charlatans et des fripons sera bientôt passé.

PETION.

---

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS, Imprimeur de la Commune, rue du fauxbourg Saint-Jacques, maison des Dames Sainte-Marie.